



Vol. 2 No 1 – Avril 2025

ISSN : 3088-7836

EISSN :

p. 15– 20

Traductions et littératures enfantines

Enjeux et stratégies

Translations and Children's Literature

Issues and Strategies

Pr. Saïd SAÏDI

Auteur correspondant, Centre de
l'Enseignement Intensif des Langues.

Université Batna 1 (Algérie),

indjoit_said@yahoo.fr

Soumission : 20.02.2025

Acceptation : 31.03.2025

Publication : 16.04.2025

Ghiedjati - 1/2025

Résumé — Alors même que l’instruction gagne de notables batailles contre l’analphabétisme un peu partout dans le monde, l’activité de lecture, seconde alphabétisation, aussi, sinon plus indispensable que la première, régresse continuellement. Premier palier constructif de l’intellect de l’enfant, la littérature enfantine, semble, elle, perdre autant de terrains devant la civilisation de l’image et surtout la fascination de l’écran. Paradoxalement, les pédagogues, les psychopédagogues, certains parents savent pertinemment que la lecture est la meilleure école de langue que l’on puisse concevoir, et les écrivains en sont les inégalables précepteurs.

Pourquoi donc cette désertion quasi totale face aux textes ? Le rythme de plus en plus précipité de la vie sans doute, les programmes scolaires de plus en plus chargés, l’indisponibilité chronique des parents semblent être des causes objectives...

Mots-clés : *littérature, imaginaire, enfance, langue, cognition.*

Abstract — Even as education wins notable battles against illiteracy around the world, reading, which is just as essential as literacy itself, if not more so, is steadily declining. Children's literature, the first constructive step in a child's intellectual development, seems to be losing ground to the image-based culture and, above all, the fascination of the screen. Paradoxically, educators, educational psychologists and some parents are well aware that reading is the best language school imaginable, and writers are its unrivalled teachers.

So why this almost total desertion of texts? The increasingly hectic pace of life, no doubt, increasingly busy school curricula, and the chronic unavailability of parents seem to be the objective causes...

Keywords : *Literature, Imagination, Childhood, Language, Cognition.*

« “Moi, Sérafi l’absent, je suis né pour écrire des livres”. (Je suis absent puisque je suis le conteur. Seul le conte est réel) »
(Derrida, 1967, p. 106).

Introduction « substantielle »

Une littérature est-elle traduisible dans toute sa substance ? Question fondatrice, peut-être à l’origine du mythe de *la tour de Babel* et du courroux divin. N’est-ce pas plutôt l’aigreur de l’incapacité d’un traducteur conscient et sensible à l’impossible enjambement entre deux langues organiquement incompétentes l’une et l’autre à exprimer ce que l’autre dit si bien, si clairement et surtout si poétiquement, car le premier enjeu est là. S’agissant de la littérature enfantine, la question n’en devient que plus cruciale, car ici, les défis sont autrement plus décisifs et les spécificités et les objectifs. Et aussitôt une question d’importance s’impose :

- quelles implications stratégiques une littérature enfantine traduite induit-elle ?

Car la littérature est d’abord didactique. C’est le plus prégnant moyen d’éveil encyclopédique, construisant progressivement le monde sémantique de l’enfant-lecteur — *ou pourquoi pas auditeur ?* En passant par l’éveil linguistique. L’aventure est doublement vécue, celle des faits, mais aussi celle des mots qui assurera la lente maturation de l’esprit et donnera un bon cru. Il est vrai que certains psychopédagogues ont exprimé de lourdes réserves quant aux enfants, héros des livres, qui parlent non plus comme des enfants mais comme des livres. Auxquels on objecterait que la société, l’école, l’éducation, les parentes soucieux de la performance de cette dernière ont comme plus vif souhait que leurs enfants s’expriment à la manière des livres. Sinon pourquoi *le savoir, l’édition, les bibliothèques, l’école*. Du moment que de toutes les manières, les enfants

s'exprimeront dans la langue, les mots de la rue exclusivement, ou dans celle des livres, selon les besoins et les circonstances. Ceux-là seront privilégiés par rapport aux premiers qui n'accéderont jamais aux subtilités de l'esprit, des mots, source de tous les savoirs et de toutes les jouissances éthérées, à moins de se décider autodidactes. Auquel cas le retour, le recours aux livres et à leur langue leur fait rejoindre, sinon dépasser les grands lecteurs dans leur commerce de la lecture.

1. « Le livre triomphera toujours de la violence ! »

À cause des moyens modernes de communications, le monde est malheureusement devenu cacophonique. L'urgence la première consisterait à soustraire les enfants à cette pollution d'informations et de les baigner dans le son feutré de la littérature et la douceur de ses mots y compris les plus terribles ; les livres triompheront toujours de toutes les violences. Parmi ces dernières, la publicité abêtissante et créatrice de pauvres illusions à l'infini. Il était question de soustraire les enfants aux violences, les livres ne comportant pas de publicité contrairement à la sacro-sainte télévision, qui, machiavéliquement, à un moment de suspense intense, donc d'une avidité accrue quant à la suite, introduit abruptement une coupure pour une publicité, s'assurant par là une réception maximale, une influence totale. C'est pourquoi le livre triomphera toujours de la violence.

Certes, les psychopédagogues reviendront à la charge et affirmeront que la violence des livres est une réalité, que la confrontation avec des mots inintelligibles tournera à l'affrontement, au désavantage des jeunes lecteurs. Mais si l'on se limite au seul espace sémantique familier à l'enfant, d'où viendrait, dans ces conditions d'indigence langagière, la découverte, le supplément d'informations nécessaires à l'épanouissement intellectuel des jeunes esprits. Et puis, cet espace sémantique familier à l'enfant a bien dû commencer à un moment ou à un autre. Pourquoi ne plus accepter de le poursuivre, de le compléter, de continuer ce cheminement jugé bénéfique à un stade intermédiaire. Et en plus ce serait traiter avec mépris la naturelle et insatiable curiosité des enfants.

Il est vrai que les moyens de communication modernes, dont il s'agissait plus haut, ont considérablement émoussé cette curiosité, car une image se suffit à elle-même et n'ouvre sur rien d'autre que sur la convoitise, le désir de posséder, vite insatiable, source de bien des traumatismes et de délinquances. Où, certainement, le sens de la vue écrase et détruit tous les autres. L'image est plus marketing, elle atténue l'éclat des mots, les dépoétise, les rends secondaires, dans un premier temps, puis invisibles.

Le merveilleux représente le remède contre la crainte du monde, de l'inconnu, des autres, une protection de l'imprévisible, allant dans le même sens que cette judicieuse réflexion de François Mauriac :

« Il n'existe guère plus j'imagine, d'enfance préservée. Une espèce d'insurrection obscène de refrains et d'images pénètre partout désormais, viole les foyers les plus austères et hurlent sans fin aux oreilles des enfants ce que les hommes entendent par bonheur » (1969, p. 39) ».

2. De la démocratisation du livre

Curieusement, au moment où l'image installe sa prégnance, une démocratisation du livre s'instaure qui promet un nivellement et un juste partage du savoir et des

chances : *il n'y a pas de livres spécifiques pour les enfants des intellectuels, même si ces derniers sont plus enclins que les autres à en acheter*. Et au besoin à initier en donnant l'exemple, en expliquant, en éveillant la curiosité de leur progéniture. Laquelle, souvent, ouvre les yeux sur des bibliothèques familiales plus ou moins bien fournies.

La littérature enfantine n'apprend nullement aux enfants à être plus sages ou plus heureux mais à parler correctement d'un certain nombre de choses les entourant durant leur vie et ainsi à savoir communiquer. Ce qui représente déjà une sagesse et un bonheur en soi. Certes les livres pour enfants sont écrits par des adultes. Pour peu que ces auteurs oublient leur enfance, la mission éducative s'en trouve compromise. Même si la dimension moralisatrice domine et un certain idéalisme et un utopisme transparaissent dans la majorité des textes, l'apport de la littérature reste indiscutablement supérieur aux autres activités de savoir – y compris les activités physiques et sportives. Plutôt que de vouloir apprendre aux enfants l'endurance et le long souffle grâce à tous les sports extrêmes, il serait bénéfique de les leur donner par le moyen de phrases et de textes de plus en plus longs, et d'après discussions destinées à expliquer une vérité, une découverte, une croyance à éveiller, animer, développer, entretenir l'esprit critique qui s'amenuise continuellement et s'érode rapidement.

La littérature a cet immense privilège de vouloir explorer la totalité du réel et celle du merveilleux de la fiction. En cela elle est inégalable car les autres disciplines se définissent par rapport à un domaine limité et leur efficacité dépend de cette limitation, et leur intelligibilité. Bien entendu, il faut nuancer l'aire recouverte par la littérature qui s'occupera beaucoup plus de merveilleux que de réalité. Pour preuve l'immense succès de la saga Harry Potter, chaque jour un peu plus longue à cause de ce merveilleux monde de la magie, dont l'élongation tient à sa première caractéristique, l'infini.

3. De la force textuelle

Le merveilleux demeurera le seul acquis que se partagent les hommes et leurs petits, éternellement, indépendamment de l'appartenance sociale et culturelle. Car c'est une force d'allégeance au mystère, à l'artificiel, à ce qui, volontairement, ne serait jamais vrai, mais ô combien séduisant. L'enfance, âge du refus, de la désobéissance, de la contestation pour certaines choses, mais paradoxalement élan pour la spontanéité, l'enthousiasme, l'adhésion impulsive, de la séduction momentanée, trouvera dans le merveilleux un dérivatif aux questions existentielles et aux considérations angoissantes chez les enfants, y compris les plus sensibles. Cette force textuelle sémantiquement illimitée sait faire revivre le passé, le doter de l'épaisseur nécessaire, magnifier le présent, l'embellir assez pour alléger les dures réalités pesantes, illuminer l'avenir, le rapprocher de manière à susciter toutes les ambitions et les fortifier.

Cette idée moderne ou relativement moderne consiste à préparer les futurs adultes en vue d'affronter le monde en mutations de plus en plus rapides grâce à une formation sémantique permanente et rendre ainsi leur éducation progressive à l'instar des différents paliers de l'enseignement. Il n'est plus question de préparer une fois pour toutes les enfants pour leur vie future étant donné que la culture devient de plus en plus vaste tout en assurant la promotion sociale. Le meilleur moyen d'accéder à la culture demeure le livre, y compris dans les familles sans grande instruction. Mais dans ce cas, une forme de hâte s'empare des parents qui veulent, d'une certaine manière rentabiliser

très vite les livres acquis. Budget plus ou moins important selon les ressources des ménages et le nombre des enfants. D'où cette croyance dans les milieux populaires que la lecture divertissement est une perte de temps et d'argent. La distinction erronée entre littérature de délassement, de loisir et littérature de formation à travers des livres d'information, de vulgarisation, des encyclopédies simplifiées, porte préjudice au rendement, à l'impact, toujours à long terme, de la fréquentation assidue des livres.

Fréquenter uniquement la première catégorie de livres, peut présenter un inconvénient de taille, observé chez les adultes, trop nourris par des émissions et des revues de vulgarisation, ils acquièrent la trompeuse impression de tout connaître et s'autoproclament spécialistes et grands érudits en maints domaines. Connaissances superficielles répondant à un besoin artificiellement créé par des éditeurs cupides, marchands de fausse culture que l'économie de marché a produit par la poussée matérialiste mercantiliste et les ruses du marketing. Pour éviter cet écueil, celui de l'ingurgitation massive de cette littérature produite par des adultes avides de parts de marchés et de dividendes, le recours à des versions simplifiées, adaptées selon l'âge, des grands classiques de la littérature universelle serait une option salutaire : *Tristan et Iseult*, *Paul et Virginie*, *L'Illiade* et *L'Odyssée*, *Le Petit Prince*, *Pinocchio*, etc., où l'héroïsme, les grandes histoires d'amour et de fidélité élèvent l'enfant dans son humanité, créant chez lui une aspiration à l'idéalisme, à l'inverse des récits modernes où le héros perd son attrait car il vit dans la précipitation et les incessants tourbillons de cette société, portée, emportée, par ce mouvement ascendant, la menant au bord de la rupture et abandonnant les faibles sur les bas-côtés. Ces derniers sont ceux du monde actuel, paradoxalement village planétaire, bruisant de communication mais, étouffant de solitude. Les humains semblent condamnés, par cette promiscuité jamais atteinte auparavant à traduire encore plus et rapidement en commençant par le commencement, celui de la littérature des enfants auxquels les adultes semblent vouloir léguer une planète mécanisée, déshumanisée, polluée, pillée, spirituellement appauvrie, artistiquement déconstruite. Pour se donner bonne conscience, les adultes couvrent leurs enfants de gadgets, insensibles, souvent grotesques à souhait, ne pouvant occuper ces êtres débordants d'énergie, de vie, de curiosité, que quelques heures tout au plus.

Prisonnier de ce cercle très restreint, l'enfant a son doute besoin de récits de fiction, pour élargir son monde et se choisir des modèles de conduite, des héros, des attitudes, se forger des valeurs, avoir des opinions, construire un esprit critique, le seul apte à faire de lui un futur citoyen du monde. Roland Barthes fait un saisissant parallèle entre le récit et la vie, comme en témoigne ce passage, devenu une référence :

« Innombrables sont les récits du monde. C'est d'abord une variété prodigieuse de genres, eux-mêmes distribués entre des substances différentes comme si toute matière était bonne à l'homme pour lui confier ses récits, [...] international, transhistorique, transculturel, le récit est là, comme la vie » (1966, p. 1).

Du « sérieux » de la Conclusion

Si, toute matière est bonne à l'homme pour lui confier ses récits et si le récit est là comme la vie, cet acte indispensable, vital, omniprésent, doit avoir une priorité certaine dans l'existence des enfants, esprits vierges, à modeler, à enrichir, avec de la substance, de la matière, du savoir. Si les adultes sont de grands enfants, les enfants sont par

certaines côtés de petits adultes. Du moins c'est ainsi que l'éducation, le poids de la société, l'école tentent de les définir et de les traiter. Toute société qui faillira dans la promotion du récit de fiction dans le développement de l'enfant et la construction de ses facultés mentales est vouée à l'échec et à l'hébétude généralisée. Le récit, répond ainsi à un besoin séculaire chez les hommes, ne pas se limiter à la morne existence qu'ils mènent dans leur écrasante majorité, mais se multiplier, en quelque sorte, à travers cette fiction, qui, dans tous les cas ne saurait mentir.

Plus tard viendront les clivages et les homophobies dressés par des hommes impuissants accusant les autres de leurs échecs, mais en attendant, les enfants se sourient avec une égale blancheur des dents. Dans ce monde utopique, régis par une littérature enfantine universelle rehaussée par les différentes traductions, ce sourire conquerra peut-être l'âge adulte et permettra la reconstruction d'une tour de Babel, indestructible cette fois, sous un regard divin, désormais bienveillant.

Références

- BARTHES, Roland (1966). Introduction à l'analyse structurale des récits. *Communications*, n° 8 – Recherches sémiologiques : l'analyse structurale du récit, p. 1-27.
https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1966_num_8_1_1113
- BÉDIER, Joseph & PARIS, Gaston (1981). *Le Roman de Tristan at Iseult*. Paris : 10/18, Héritiers Bédier/ Union générale d'Éditions, Série « Bibliothèque médiévale ».
https://fr.annas-archive.org/slow_download/ad814b66fb9608a072163deb3ed28db5/o/o
- COLLODI, Carlo (1883). *Les aventures de Pinocchio : Histoire d'une marionnette*. La Bibliothèque électronique du Québec, Collection « À tous les vents », Volume 886 : version 1.0.
<https://beq.ebooksgratuits.com/vents/Collodi-Pinocchio.pdf>
- DERRIDA, Jacques (1967). *L'écriture et la différence*. Paris : Éditions du Seuil, collection « Tel Quel ».
https://www.academia.edu/1983573/Oltre_luomo_e_oltre_Dio?auto=download
- HOMÈRE (2014). *L'Iliade et L'Odyssée*. BnF-Partenariats. https://fr.annas-archive.se/slow_download/daa460401a6a874f39864c717671ebda/o/1
- MAURIAC, François (1969). *Un adolescent d'autrefois*. Paris : Flammarion. https://fr.annas-archive.org/slow_download/14223562c93649dd5856fa794bf9cee5/o/o
- SAINT EXUPÉRY, Antoine de ([1943]1999). *Le Petit Prince*. Paris : Éditions Gallimard.
<https://www.saintexupery-domainepublic.be/wp-content/uploads/2015/02/petitprince2.pdf>
- SAINT-PIERRE, Jacques-Henri Bernardin de ([1788]1967). *Paul et Virginie*. Librairie Jules Tallandier. https://fr.annas-archive.org/slow_download/296e41fc127c6bfa0b1de85ef00e7322/o/o

Pour citer cet article

Saïd SAÏDI, « Traductions et littératures enfantines : Enjeux et stratégies », *Aphorismos*, vol. 2, no 1 – avril 2025, p. 15 – 20.